

La mère à boire

Hervé Paolini

Complexe, c'est le mot qui vient au vieillard dans sa tour.
OK, mais alors comment fait-on pour décomplexifier, allez on t'écoute.

On remonte aux origines?

On plonge au plus profond?

On se contente d'attraper ce qui vient?

Je dis *on* parce que je sais qu'on est plusieurs dans cette carcasse. Tous ceux que j'ai été au cours de l'existence. Les laissés pour compte qui veulent figurer sur la photo. Bien obligé de leur donner la parole, je me dis qu'ils ont eux aussi le droit d'exister, cessons de vouloir fixer des règles pour tout, et advienne que pourra.

Donc, elle nous a mordus.

Circonstance atténuante, notre mère était malade depuis des mois. Je me souviens. Son esprit dérapait dans les grandes largeurs, pas besoin d'être médecin, elle ne reconnaissait plus personne, pas plus moi que le personnel soignant.

Elle était visiblement en bout de parcours, ça sentait la fin qui

sent la pisse, ou la merde, on ne sait plus trop à ce stade, sorte de nurserie inversée.

Un peu comme maintenant, du reste.

Dans son regard saurien, je comprenais que j'avais fini d'être son fils. D'être un fils tout court. La sensation était loin d'être désagréable. Dans la mesure où elle s'était elle-même dépouillée du peu d'humanité qui lui restait, je me sentais libéré de mes obligations, je pouvais m'occuper de cette dame devenue étrangère avec la satisfaction de faire don de moi.

On est tous d'accord pour dire qu'elle n'avait plus toute sa tête, du nouveau-né vagissant que j'ai été, au Moi qui peine à ordonner ses dernières pensées, sans oublier tous les autres, inutile de présenter tout le monde.

Il n'empêche qu'elle a voulu nous mordre.

Alors on laisse passer ?

On peut, remarquez. Même si elle cherchait de façon évidente à me faire mal, incapable de recourir aux mots qu'elle ne pouvait plus balancer à la tête des gens. Elle a voulu nous arracher un bout de viande.

Ça a jeté un froid. Ça a réagi dans ma cage thoracique, nos contours ont vibré, mes fantômes se sont entrechoqués.

Elle revenait sur notre mise au monde pour tout reprendre à zéro, nous faire retourner en elle, ravalé son erreur.

Elle a approché ses fausses dents, j'ai freiné son élan en souriant, tout cela ne pouvait être qu'une plaisanterie dont j'ignorais le sens, son grognement carnassier n'avait rien d'amical, il était l'expression primitive d'un profond désaccord, tu ne vas quand même pas me mordre, Maman. Regard méchant de bête affamée. Si. On dirait qu'elle en a bien l'intention. Elle bave. Je lui tords le poignet, elle s'entête à vouloir bouffer ma main, elle grifferait bien si elle avait des ongles, il y a de la haine dans ces yeux fous, le plus triste est cette volonté farouche qui l'anime, sa mâchoire s'ouvre sur mes phalanges qu'elle reluque avec envie, c'est le spectre de

ma mère, sorte de zombie au cheveu rare et hirsute. Ce n'est pas moi non plus à ce moment-là, ni aucun d'entre nous. Tout cela n'est pas réel. Je préfère me dire que c'est un vague souvenir, une mauvaise blague qui ne cadre plus, un truc à enfouir, la dernière image qu'elle m'a laissée d'elle vivante.

Bien sûr, on peut toujours lui trouver des circonstances atténuantes. Le hic, c'est que ma mère n'a jamais cessé de mordre, et pas seulement cette fois-là.

Il ne faut pas trop écouter le vieillard qui n'a pas subi ses assauts malgré tout ce qu'il peut radoter avec la distance qui le caractérise. Il trouve qu'on exagère. *Maman avait certes son franc-parler, elle avait aussi ses bons côtés.*

Tout est question de perspective.

Pas un jour sans que le vieux chnoque tente de se mettre à sa place, au lieu de se contenter d'occuper celle qui fut la nôtre, qu'est-ce qu'il en sait le débris, le temps lui a-t-il lavé le cerveau ? A-t-il tiré un trait sur la violence dont nous fûmes les victimes ?

En face de moi, un type qui a l'âge d'être mon fils.

Il donne l'impression de ne pas savoir plus que moi ce qu'il fout là. Les gens passent, les gens viennent, ils ressortent. Certains jours c'est un véritable ballet. Il paraît que c'est ma chambre. Le type en face de moi vient plus souvent que les autres. Possible qu'il soit mon fils. Il n'a pas l'air de saisir pourquoi je me marre en le regardant. Mon rire n'est pas communicatif. Il me retient le bras comme si j'allais faire une connerie. Je ne serais pas étonné qu'il soit mon fils.

Quand je dis que je ne l'ai pas revue vivante, bien entendu je simplifie. Au centre de soins palliatifs, la procédure venait d'être enclenchée, je me suis excusé pour mon retard. Ils m'ont rassuré.

— Si vous voulez accompagner votre Maman, vous avez un fauteuil ici, je crois qu'il vaut mieux rester auprès d'elle ce soir. Elle ressent votre présence.

C'est ce dernier argument qui m'a convaincu. Même si je redoutais qu'elle ouvre les yeux pour régler ses derniers comptes avec moi. Je l'avais déjà vue remonter des pentes plus sévères.

On aurait dit que j'arrivais après la bataille. Je ne sentais plus aucun souffle lorsque j'approchais mon visage. J'ai préféré garder mes distances. Aucun de ses traits ne bougeait plus. Pour éviter les histoires, il a fallu céder aux encouragements de l'infirmière qui insistait pour que je lui tiennne la main. Elle n'était déjà plus tout à fait à bonne température.

Je suis peut-être resté deux heures dans une semi-pénombre, entre deux mondes, avec un clignotant rouge qui m'énervait. J'ai fini par m'accoutumer. La vie est venue me tirer par la manche. J'ai rédigé quelques mails sur mon téléphone, décalé plusieurs rendez-vous, organisé ma matinée du lendemain. J'étais occupé en ce temps-là. Peu à peu, l'immobilité de ma mère a rendu sa présence irréelle. Je l'ai prématurément enterrée, convaincu que tout était fini. Aussi, lorsqu'elle a bougé un doigt, ça m'a terrifié. Elle s'est mise à aspirer l'air comme un noyé qui retrouve la surface. J'ai posé ma main sur la sienne, elle m'a regardé, on aurait dit qu'elle me reconnaissait et ça ne l'enchantait guère. Je me suis précipité dans le couloir. Les infirmières ont posé leur mug en m'assurant que tout était normal. — Ça signifie que votre Maman est prête, restez près d'elle, le moment est venu de lui faire vos adieux.

Elles m'ont raccompagné à mon poste. Bizarrement, le sifflement de sa respiration était revenu. À un niveau plus soutenu. Je me suis mis à l'écoute de ses changements de rythme, des moindres chuintements qui sortaient d'elle. Avec une sorte de curiosité morbide, j'ai assisté à son dernier concert sans me poser de questions sur l'irrémédiable de la vie, en me contentant d'observer, sans plus.

Le type en face de moi ne lâche plus mes poignets. Sous son emprise, le tremblement de mes mains a cessé.

Moi aussi, j'approche ma mâchoire comme elle. Peut-être saura-t-il m'expliquer pourquoi ma mère cherchait à tout prix à me mordre. Mes gencives à l'attaque de ses poings, l'un après l'autre, j'essaye de les anéantir. Il résiste. Je bave sans comprendre. Ce type qui se réclame de moi n'a pas plus d'explications à me fournir. Maman, qu'avais-tu besoin de me mordre, regarde, je peux le faire moi aussi, tu vois, ça ne rime à rien. Le type prend le dessus. À quoi bon vouloir changer ce monde que je quitte.

— Allez, viens Papa.

Il pousse mon fauteuil pour m'emmener faire un tour dans le jardin.